

# LA FRANCE LIBRE

La France aux Français !

Journal Populaire, Républicain Catholique

Christ et Liberté !

## ABONNEMENTS

|                                     | UN AN  | 6 MOIS | 3 MOIS |
|-------------------------------------|--------|--------|--------|
| LYON et Départements limitrophes... | 20 fr. | 11 fr. | 6 fr.  |
| Autres Départements.....            | 24 fr. | 13 fr. | 7 fr.  |

DIRECTEUR : F.-I. MOUTHON

LYON, Rue de la Charité, 48 - RÉDACTION &amp; ADMINISTRATION - 46, Rue de la Charité, LYON

## ANNONCES

Les Annonces sont reçues pour Lyon et la Région à

A Paris : Chez M. PRÉVAL, 28, Rue d'Assas

## LA JOURNÉE

Il est probable que la cour de cassation statuera avant le 11 mars sur le pourvoi d'Emile Zola ; on croit également que le pourvoi sera rejeté.

Les témoins du lieutenant-colonel Picquart, MM. Ranc et Gast, se sont présentés chez le lieutenant-colonel Henry, qui a posé certaines conditions préalables.

Aujourd'hui s'est continué devant les assises de la Seine le procès du juif Naquet.

Le juif Naquet a été acquitté et la partie civile condamnée aux dépens.

La Chambre a continué hier la discussion du projet de loi concernant les primes à accorder à la filature et à la sericiculture.

Le Sénat a abordé en première délibération le projet concernant la responsabilité des accidents dans les usines.

La loge la « Clémentine-Amitié » vient d'adresser aux loges de France et aux députés une protestation contre la fête de Jeanne d'Arc, fête de réaction cléricale, fête de guerre civile.

Aujourd'hui s'est ouvert la 29<sup>e</sup> session de la Société des Agriculteurs de France sous la présidence de M. de Vogüé. Le congrès s'est constitué en 12 sections.

M. Méline a prononcé au banquet de l'Association de l'Industrie et de l'Agriculture française un remarquable discours où il préconise l'apaisement politique et la poursuite des réformes économiques et sociales que demande le pays.

## FÉMINISME

Il est très facile de se moquer des revendications des femmes, de les déclarer ridicules et de conclure que le métier de cuisinière est le seul qui leur convienne.

Ce n'est pas sérieux. Il vaudrait mieux reconnaître que le féminisme est un mouvement qui est excellent en bien des points ; qu'il est en partie un retour aux vrais principes du droit des époques chrétiennes.

Les législateurs de notre époque semblent, en France, avoir fait une innovation véritablement révolutionnaire en reconnaissant à la femme le droit d'être témoin dans les actes de l'état civil. C'est simplement un retour au bon sens chrétien sanctionné par le concile de Trente. Il fallait être romain comme l'étaient les jurisconsultes du code civil, pour oublier qu'une femme peut aussi bien qu'un homme remarquer ce qui se dit devant elle et en témoigner au besoin avec tout autant de garantie.

C'est d'ailleurs le droit romain seul, avec son idée païenne sur l'incapacité des femmes, qui a fait perdre aux Français, il y a quelques siècles, les droits politiques et politiques, dont elles jouissaient assez largement déjà au temps de Saint-Louis.

Au temps de Saint-Louis, une femme siégeait comme pair de France à la cour féodale du roi et sa voix valait celle des hommes, ses pairs, pour la délibération et pour le jugement.

Pour mesurer le mouvement de recul qui s'est produit depuis cette époque, figurez-vous le concert de plaisanteries grotesques qui accueilleraient la candidature d'une descendante de cette Française d'ailleurs au Sénat, qui cependant délibère et juge transformé en haute cour de justice.

C'est qu'il est venu des esprits étroits après le règne de Saint-Louis, des hommes qui ont ri et se sont moqués de cette trop grande égalité des femmes et des hommes, conséquence naturelle de l'évolution du droit chrétien.

Pensez donc ! Chez les romains, les femmes n'entraient pas au Sénat et le droit féodal chrétien permettait aux femmes d'entrer au Parlement du roi !

Chez les romains, les hommes seuls, votaient et dans bien des pays de France, on voyait des femmes voter dans les élections communales, tout comme les bourgeois du sexe masculin !

Et les grands savants qui avaient beaucoup lu les livres des romains et qui avaient eu la faiblesse impardonnable chez des chrétiens, de croire y trouver la raison écrite, les grands savants d'aujourd'hui se moquent de la société civilisée au milieu de laquelle ils vivaient parce qu'elle avait rejeté les idées étroites des païens qu'ils admiraient.

Et ils ont réussi à arrêter et à faire reculer l'évolution du droit chrétien si favorable alors aux droits de la femme.

De sorte que nous en sommes au XIX<sup>e</sup> siècle à entendre réclamer avec surprise les réformes qui étaient en train de s'accomplir au XIII<sup>e</sup> siècle.

Malheur à l'insensé qui rit, dit Victor Hugo quelque part. Malheur à ces insensés qui ont ri des belles conquêtes du droit chrétien, parce qu'ils croyaient à la supériorité des païens classiques.

Malheur, dirons-nous aussi aux insensés qui riraient aujourd'hui des revendications féministes, parce qu'ils ignoraient l'histoire du droit chrétien. Malheur surtout aux catholiques qui en riraient, parce qu'ils prendraient pour des institutions immuables, pour des lois intangibles, des institutions contingentes et des lois imitées de la barbarie antique, nées d'un souffle païen de réaction.

En Angleterre, on se moquait beaucoup de la revendication de l'électorat politique au profit des femmes. Il paraît même qu'on faisait des dissertations convaincantes sur les troubles qu'une réforme dans ce sens introduirait dans les familles et dans l'Etat.

Quelqu'un fit remarquer certain jour que bien des familles anglaises comptaient des leurs parmi les colons de la Nouvelle-Zélande. Dans ce pays les femmes votent. De deux sœurs, dont l'une était mariée à Londres et l'autre à Wellington, l'une était elle intellectuellement et socialement incapable de voter, uniquement parce qu'elle n'avait pas quitté l'Europe ? L'autre avait-elle acquis des qualités toutes nouvelles dans la traversée de l'Océan Indien ?

Si l'on ne pouvait raisonnablement établir une différence essentielle dans la constitution physique et morale des deux sœurs d'origine anglaise, une simple visite pouvait permettre de constater que la famille de la sœur qui votait ne le cédait en rien en régularité à la famille de l'anglaise restée incapable au point de vue politique.

Une fois de plus, il avait suffi de regarder de près pour s'apercevoir que la réforme qui accorderait aux femmes anglaises le droit de vote ne risquait d'entraîner aucune des graves conséquences prévues par les journalistes en quête d'articles et de plaisanteries faciles.

Et la Chambre des communes a voté la loi conférant en Angleterre l'électorat aux femmes. Elle sera tôt ou tard votée par la Chambre des lords.

Chez nous, le principal effort des « insensés qui rient » tend à entraîner l'instruction plus moderne et plus complète des femmes et à les dissuader d'entrer dans les carrières libérales. Avec quelques plaisanteries, quelques charges tirées de Molière et de Molière, on croit répondre au besoin d'instruction que tout le monde éprouve aujourd'hui, et on a la prétention de réduire toutes les femmes aux métiers de culottières et de Cendrillon.

Et il y a des catholiques irréfléchis pour répéter ces inepties. Cela ne leur empêche pas d'ailleurs de faire le soir une conférence sur l'émancipation de la femme par le christianisme... dans l'antiquité bien entendu.

L'émancipation de la femme et l'accroissement de sa dignité par le christianisme, sujet de discours admiratif dans la partie de la circonvolution frontale gauche destinée à fournir de belles phrases sur l'antiquité. La même émancipation, le même accroissement de dignité, sujet de plaisanteries idiotes et fausses dans la partie de la même circonvolution destinée à retenir toutes les maledictions dues aux rêves de progrès déposés dans l'esprit des hommes de ce siècle par les souvenirs plus ou moins effacés du christianisme intégral.

Mon Dieu, préservez-nous de ces cloisons étanches séparant nos admirations faciles et parfois hypocrites pour un passé qui ne nous gêne plus, de nos ironies idiotes pour une évolution contemporaine qui trouble nos habitudes intellectuelles faites d'ignorance et de préjugés. Vérité au delà de la renaissance païenne, erreur en deçà.

Invoyer Molière et ses plaisanteries superficielles contre l'affection ridicule d'un savoir superficiel et renfermé dans des mots, ce n'est même pas se reporter à l'état vrai des conceptions pratiques du temps où Molière écrivait. Au XVII<sup>e</sup> siècle, comme au XVI<sup>e</sup>, les couvents aux quels, comme aujourd'hui, appartenait en fait le monopole de l'instruction des femmes, les couvents avaient atteint dans les méthodes pédagogiques la perfection qui pouvait être atteinte à cette époque. Ils n'avaient pas du tout pour but de former des cuisinières et des ravaudeuses, telles que pouvait les désirer un héros de comédie. Ils voulaient faire des femmes instruites et ils y employaient toutes les ressources que leur siècle mettait à leur disposition.

C'est là la vraie tradition chrétienne, la tradition sérieuse ; celle que nos littérateurs connaissent et défendraient si, plus instruits et plus sérieux, ils mettaient l'histoire exacte au-dessus des citations littéraires bouffonnes, qu'ils prennent trop facilement pour la sagesse des nations.

Aujourd'hui les adversaires du catholicisme essaient de nous enlever le monopole de fait de l'instruction de la

femme française, en appliquant des méthodes pédagogiques perfectionnées dans leurs luxueuses lycées de filles.

Au lieu de rire et de croire qu'en riant on va détruire les fortresses nouvelles des ennemis de la foi, au lieu de rire comme des insensés, les catholiques ont mieux à faire. Ils ont à soutenir ceux qui veulent entraîner les éducatrices chrétiennes dans la voie du perfectionnement indéfini des méthodes, dans la voie du progrès où il devrait être naturel de voir les catholiques marcher toujours les premiers.

Un cri d'alarme va être jeté dans un livre que publie la librairie de la Justice sociale, et où une religieuse de grand mérite se propose d'examiner les perfectionnements à apporter à l'instruction des femmes. Au lieu de récrier en ne voyant dans ses observations que des attaques injustes, voyons y surtout des indications précieuses, une admonestation fraternelle opportune et aidons les éducatrices chrétiennes à se lancer hardiment en avant, vers le progrès, pour défendre le monopole de l'enseignement des femmes françaises, que juifs et protestants rêvent de leur enlever.

JEAN COULAZOU.

Lire au rez-de-chaussée de notre 2<sup>e</sup> page le premier article sur le Salon Lyonnais.

## Nos Dépêches

SERVICES TÉLÉGRAPHIQUE &amp; TÉLÉPHONIQUE SPÉCIAUX

## Informations

## CONSEIL DE CABINET

Paris. — Le conseil de cabinet a été tenu ce matin au ministère de l'Agriculture sous la présidence de M. Méline.

Le conseil a été consacré à l'expédition des affaires courantes.

## UNE INTERPELLATION

Paris. — M. Géraud-Richard se propose d'interpellier le ministre des Beaux-Arts au sujet de l'interdiction de la pièce les Tisserands.

## L'ORGANISATION DU MARCHÉ FINANCIER

Paris. — Au cours de la séance tenue aujourd'hui par la commission du budget, M. Lhopiteau a fait savoir qu'il demanderait qu'on disjoint de la loi de finances les amendements tendant à modifier l'organisation du marché financier.

Toutefois sur les diverses observations qui lui ont été faites, M. Lhopiteau a consenti à ajourner sa question sur la disjonction jusqu'à ce qu'il soit pris avis du ministre des finances. La commission a prié le ministre de donner son avis demain.

## LES FILATURES DE SOIE

Paris. — La commission du budget a examiné ce matin les conditions nouvelles que propose le gouvernement pour s'opposer aux tentatives de fraude dans les filatures de soie en vue d'assurer le paiement régulier des primes.

La commission a repoussé l'exercice et la production des livres de commerce, auxquels le gouvernement proposait d'avoir recours, si les autres moyens de répression de la fraude lui semblaient insuffisants. Elle a admis qu'il serait institué une commission de contrôle des primes, composée d'industriels et de fonctionnaires, et que cette commission donnerait son avis sur le montant des primes payées. Comme les filateurs ont le plus grand intérêt à ce que les primes ne s'exagèrent pas à cause de la clause de sauvegarde insérée dans la loi, l'administration peut compter sur le zèle des filateurs eux-mêmes à signaler les exagérations et à demander et au besoin à signaler les mesures propres à les ramener dans les limites de la justice.

## LE TRANSPORT PAR VOIES FERRÉES

Paris. — Dans le rôle des pétitions distribuées aujourd'hui à la Chambre, nous voyons signalées la pétition déposée par M. Dindeau, député de l'Ardèche, des habitants de Bourg-Saint-Andéol (Ardèche), émettant un ensemble de vœux concernant le transport des marchandises sur les voies ferrées.

Voici les motifs retenus par la commission :

Un grand nombre de commerçants de l'Ardèche, dont les noms sont portés sur plusieurs pétitions réclamant des réformes qui se résument à trois.

1<sup>o</sup> Affichage des tarifs de petite vitesse ; 2<sup>o</sup> remboursement du prix des déchets subis par les marchandises par les chefs de gare au prix de facture ; 3<sup>o</sup> mise à la disposition du public d'un livre de réclamations en permanence dans les gares de grande vitesse.

La commission, devant la multiplicité des noms des pétitionnaires ne peut que renvoyer à M. le ministre des travaux publics les présentes pétitions en les lui recommandant.

## L'ANNIVERSAIRE PAPAL

Rome. — Ce matin le Pape a assisté à la messe solennelle à l'occasion de l'anniversaire de son couronnement, dans la chapelle Sixtine.

Les cardinaux, les évêques, les prélats, le corps diplomatique, de nombreux étrangers étaient présents. Après la messe Léon XIII a entonné le Te Deum.

A l'aller comme au retour, le Pape, porté sur sa sedia a travers la salle ducale et la salle royale. Une foule considérable parmi laquelle des pèlerins allemands, suisses et mexicains, l'a acclamé.

La santé de Léon XIII est excellente. A propos de cet anniversaire. Cornély,

dans le Figaro fait les réflexions suivantes :

« A force d'habileté et de douceur, Léon XIII a conquis pour la Papauté une prépondérance européenne, qu'elle ne connaissait plus depuis Jules II ou Léon X. Et dans ce siècle, qui semble avoir consommé le divorce entre les sociétés civiles et religieuses, le catholicisme apparaît aux penseurs mille fois plus fort, plus respecté que lorsqu'il faisait partie intégrante de l'Etat. »

Les historiens du siècle qui vient révéleront à nos enfants la renaissance religieuse à laquelle nous assistons. »

## Autour du Procès Zola

## LE POURVOI DE M. ZOLA

Paris. — Nous avons demandé à un membre de la Chambre haute, ancien ministre et éminent jurisconsulte ce qu'il pensait des chances du pourvoi d'Emile Zola et de la date à laquelle il serait statué à ce sujet.

Notre interlocuteur est convaincu que la cour de cassation rejettera le pourvoi. Et comme nous lui demandons à quel moment interviendra cette solution :

« Dans les affaires d'assises ordinaires, répond-il, la cour de cassation statue en général dans les cinq ou six semaines du pourvoi. »

Il n'en est pas de même dans les arrêts rendus par la cour d'assises en matière de presse. En vertu de l'article 61 de la loi sur la presse du 22 juillet 1881, la cour de cassation doit statuer dans les dix jours de la réception du dossier de l'affaire. Or, le dossier doit être transmis par les intéressés dans les vingt-quatre heures après la signature du pourvoi. M. Zola ayant signé samedi dernier son pourvoi, la cour de cassation statuera avant vendredi 11 mars prochain.

Vous savez que la mise en état de l'accusé, c'est-à-dire sa constitution comme prisonnier, n'est pas exigée pour le pourvoi en matière de presse. Mais dès que l'arrêt sera rendu, M. Zola peut être à moins qu'il ne demande un sursis et que celui-ci ne lui soit accordé — contrairement de ce qu'il se constituerait prisonnier. S'il fait sa prison à Sainte-Pélagie, il pourra demander au bout de six mois la remise du reste de sa peine. Mais ses amis me disent qu'il ne sollicitera aucune faveur du ministre de la Justice. »

## LE GÉNÉRAL MERCIER

La désignation du général Mercier comme membre du conseil supérieur de la guerre aux derniers événements une importance significative. C'est la première fois, en effet, qu'on attribue ces hautes fonctions à un chef qui, quelques mois plus tard, doit passer dans la réserve. En appelant le général Mercier au conseil supérieur, le gouvernement a voulu lui donner un témoignage particulier de considération et d'estime.

## DUEL HENRY-PIQUART

MM. A. Ranc, sénateur de la Seine, et E. Gast, maire de Ville-d'Avray, témoins du lieutenant-colonel Picquart, viennent de lui adresser la lettre suivante :

Paris, 3 mars.

Mon cher colonel, Nous sommes présents ce matin chez le lieutenant-colonel Henry pour lui demander en votre nom réparation de l'outrage qu'il vous a adressé dans la séance de la Cour d'assises du 12 février.

Le lieutenant-colonel Henry nous a remis la déclaration suivante :

« Il n'est pas possible de mettre mes actes en opposition avec des témoignages que j'ai apportés à la Cour d'assises. Je ne pourrais donc constituer mes témoins que quand les conditions ci-dessus seraient remplies. »

« Lorsque qu'on aura fait la lumière sur l'origine du petit bleu dont s'est servi le lieutenant-colonel Picquart pour accuser le commandant Esterhazy du crime de haute trahison. »

2<sup>o</sup> Lorsque l'instruction actuellement en cours aura élucidé certains faits qualifiés de faux et qui sont relatifs à deux dépêches connues du lieutenant-colonel Picquart.

« Pour le moment, je ne puis loyalement engager deux amis dans cette affaire et j'en prends seul la responsabilité. »

Il n'aurait été digne ni de vous ni de nous que nous ayons l'honneur de vous représenter d'engager une discussion sur cette réponse de M. le lieutenant-colonel Henry. Nous n'avons qu'à prendre acte et nous considérons notre mission comme terminée.

Agreez, mon cher colonel, l'assurance de notre plus affectueuse estime.

A. RANC.

Edmond GAST.

## UNE ÉNERGIQUE PROTESTATION

On nous communique deux lettres adressées par M. Delpit, ancien lieutenant de vaisseau et conseiller général d'Issigeac, à M. de La Batut, député de la Dordogne et au préfet de ce département.

M. de La Batut avait au cours du procès Zola déposé en faveur de ce dernier contre le colonel du Paty de Clam. M. Delpit le lui reproche avec indignation.

En même temps qu'au député, il écrit au préfet de la Dordogne la lettre que voici :

Castang, 20 février 1898.

Monsieur le préfet,

A la suite de la déposition de M. de La Batut dans le procès Zola, j'ai adressé au député de la Dordogne la lettre dont vous trouverez ci-joint copie.

Après ce qu'a fait M. de La Batut, il n'est pas possible à un ancien officier, qui a toujours pensé que l'honneur et l'intérêt de la France devaient passer avant tout, de ne pas combattre le député de Bergerac.

Vous avez essayé, monsieur le préfet, de me persuader de ne pas faire d'opposition à la candidature de M. de La Batut. Tant qu'il n'a été question que de ma personnalité, je me suis effacé ; mais du moment que M. de La Batut fait cause commune avec les insulteurs de l'armée, me faire serait une lâcheté !

Recevez, etc.

R. DELPIT.

Bravo ! ajoute le Nouvelliste de Bergerac ; ce cri bien français d'indignation et de protestation aura de l'écho dans le cœur de tous les braves gens de la Dordogne.

Quelles que soient les opinions politiques de M. Delpit, du moment que sa candidature est un acte de protestation

contre les insulteurs de l'armée, elle doit être énergiquement soutenue par tous les bons Français.

Pour notre part, nous déclarons dès maintenant nous y rallier et nous engageons tous nos amis à soutenir cette candidature.

La patrie avant tout !

## LE PROCÈS NAQUET

Paris. — L'audience est ouverte à midi. Le président donne lecture de la fête commémorative des volontaires de 92, mais qu'elle ne tombe pas dans le piège grossier, ouvert sous ses sièges par les jésuites, d'insulter la fête de la monarchie avec Jeanne d'Arc, bien sûr canonisée par l'Eglise.

Ouvrez les yeux, TT. CC. FF. à ceux qui ne veulent pas voir.

La Chambre est aujourd'hui saisie d'un rapport sentimental, appuyé sur des pétitions de femmes couronnées par les cures dans les églises, projet de loi pour une fête de Jeanne d'Arc, porte de nombreuses signatures de membres du Parlement, aveugles ou complices de la réaction cléricale. Les aveugles, adressez-vous à eux, TT. CC. FF. et relevez leur paupière ; les complices... les complices du pape et des jésuites... c'est notre affaire ; nous les connaissons ; nous ne les oublierons pas ; mais, nous vous supplions TT. CC. FF. républicains sans compromissions sordides, d'empêcher l'institution d'une fête nationale de Jeanne d'Arc.

Déjà à plusieurs reprises, la Clémentine-Amitié s'est élevée énergiquement contre cette fête, elle a crié et elle crie :

« C'est la fête de la Réaction cléricale, c'est une fête de guerre civile. »

Ne trouvez-vous pas que la haine des citoyens les uns contre les autres soit attisée ? Que le pape, les évêques, les jésuites n'agissent pas suffisamment pour ruiner la France, l'abaisser, faire naître bientôt l'émeute ? La Chambre va-t-elle donner à nos ennemis séculaires une nouvelle, leur four-avec l'avocat de la parole civile pendant la suspension d'audience.

« Nous sommes convaincus, dit-il, que les sommes attribuées par Arton à Naquet ont été touchées par lui. Cet argent, c'est la petite épargne qu'il avait donnée pour acheter l'œuvre grandiose de la jonction des deux océans. Il a été détourné de sa véritable destination. Nous sommes ici pour en obtenir la restitution de Naquet dont le départ précipité pour Londres était un aveu de sa culpabilité. »

M. Ménard, au nom d'un groupe d'obligataires adjure le jury de se montrer sévère et de ne pas se laisser influencer par le verdict rendu précédemment.

L'avocat général Van Cassel prononce son réquisitoire, le ministère public affirme sa conviction absolue dans la culpabilité de M. Naquet, mais il laisse au jury le soin d'apprécier les faits reprochés à l'accusé.

L'audience est suspendue à trois heures.

A la reprise d'audience, M. Coulon, défenseur de M. Naquet, demande acte à la cour que le chef du jury communiqua avec l'avocat de la parole civile pendant la suspension d'audience.

Le président. — Le fait s'étant passé hors de l'audience la cour n'a pas à en donner acte.

M. Coulon réplique qu'il déposera des conclusions ; il présente ensuite la défense de M. Naquet dont il réclame l'acquiescement.

M. Coulon s'étend très longuement sur les péripéties de l'affaire du Panama. Comme le président lui demande s'il compte plaider longtemps, M. Coulon répond : « J'ai l'honneur d'un homme à défendre, je dois y employer toutes mes forces. Je dois refaire toute l'histoire du Panama. »

La plaidoirie de M. Coulon dure pas moins de 3 heures. Le défenseur de Naquet conclut à un acquiescement.

Le père du divorce se met alors à pleurer vers le jury, des sanglots dans la voix, déclare : « Arrivé au déclin de ma vie, je n'ai plus qu'un souci, celui de mon honneur. Je le mets entre vos mains. »

(C'est pour mieux défendre cet honneur sans doute, qu'il était allé prendre l'air de Londres.)

Après trois quarts d'heure de délibération, le jury revient avec un verdict négatif.

La Cour, statuant sur l'action de la partie civile, la condamne aux dépens.

C'est le triomphe de la coquette.

## JEANNE D'ARC ET LES FRANCES-MAÇONS

Paris. — La loge de la Clémentine-Amitié vient d'adresser à tous les « frères maçons » et « en particulier aux frères de la Chambre des députés » une circulaire qui dénote un rare esprit de tolérance et de libéralisme.

Elle a découvert que la fête nationale que l'on propose d'organiser en l'honneur de Jeanne d'Arc serait « la fête de la réaction cléricale » et « une fête de guerre civile ».

Nos lecteurs nous sauront gré de placer sous leurs yeux ce chef-d'œuvre d'extravagance bouffonne. On pourrait croire, à première vue, qu'il a été rédigé par M. Homais, le héros de Flaubert, ou par M. Cardinal, le héros de M. Ludovic Halévy. Mais on se tromperait.

La circulaire en question est due à la plume de M. Edgar Montell, « vénérable de la Clémentine-Amitié » que M. Léon Bourgeois avait naguère appelé à la direction du contrôle des services de la sûreté générale, une fonction nouvelle qui, depuis, a été supprimée.

M. Edgar Montell, rendu à la vie privée se borne maintenant à « surveiller » le cléricisme avec une tâche et un bon goût dont on appréciera la saveur dans le document que voici.

La R. L. L. la Clémentine-Amitié à tous FF. MM. et en particulier aux FF. de la Chambre des députés.

Or. de Paris, 2 février, an CVI.

TT. CC. FF. :

Nous voyons qu'il est de nouveau question d'instituer une fête de Jeanne d'Arc. Nous n'avons pas à discuter l'histoire ni la légende de cette héroïne ; nous trouvons simplement qu'il est difficile de lui faire incarner l'idée de la patrie française, puisqu'elle a vécu à une époque où la patrie n'existait pas.

C'est que l'idée de patrie, c'est que la patrie dans son unité et dans son indivisibilité,

date de la Révolution française, c'est qu'il faut s'adresser à la Révolution française si on veut fêter la patrie, et que ceux-là seuls l'ont connue qui montèrent à l'autel de la patrie pour en descendre avec le drapeau tricolore et porter au monde la liberté dans ses plis.

Que la Chambre des députés, si elle est républicaine et patriote institue la fête commémorative des volontaires de 92, mais qu'elle ne tombe pas dans le piège grossier, ouvert sous ses sièges par les jésuites, d'insulter la fête de la monarchie avec Jeanne d'Arc, bien sûr canonisée par l'Eglise.

Ouvrez les yeux, TT. CC. FF. à ceux qui ne veulent pas voir.

La Chambre est aujourd'hui saisie d'un rapport sentimental, appuyé sur des pétitions de femmes couronnées par les cures dans les églises, projet de loi pour une fête de Jeanne d'Arc, porte de nombreuses signatures de membres du Parlement, aveugles ou complices de la réaction cléricale. Les aveugles, adressez-vous à eux, TT. CC. FF. et relevez leur paupière ; les complices... les complices du pape et des jésuites... c'est notre affaire ; nous les connaissons ; nous ne les oublierons pas ; mais, nous vous supplions TT. CC. FF. républicains sans compromissions sordides, d'empêcher l'institution d'une fête nationale de Jeanne d'Arc.

Déjà à plusieurs reprises, la Clémentine-Amitié s'est élevée énergiquement contre cette fête, elle a crié et elle crie :

« C'est la fête de la Réaction cléricale, c'est une fête de guerre civile. »</



tre de commerce des éléments de contrôle suffisants et en cas de délit les tribunaux poursuivraient conformément aux lois.

L'amendement Philippon est rejeté à mains levées.

L'amendement Jaurès est rejeté par 352 voix contre 154.

Les trois premiers paragraphes de l'article 4 sont adoptés.

M. Jaurès propose d'adopter à la commission de contrôle les représentants élus des ouvriers et ouvrières.

L'amendement Jaurès est repoussé par 354 voix contre 147.

Le dernier paragraphe de l'article 4 est adopté.

M. Maurice Faure développe un amendement tendant à ajouter 60 heures par semaine. Cette disposition ne vise en aucune façon la question des salaires. Elle n'indique pas un taux quotidien, mais simplement la durée hebdomadaire du travail.

Il est d'autant plus difficile de faire, de laisser, le samedi soir, les ouvrières libres de meilleure heure. L'amendement leur assure la garantie de ce traitement d'humanité. (Très bien, très bien.)

M. Noël. — Les ouvrières des filatures ne sont pas à même de juger de l'ensemble du travail de ces filatures.

M. Jaurès. — Cette théorie consiste à frapper la classe ouvrière d'une incapacité économique. (Applaudissements à l'extrême gauche.)

M. Faberot. — La Chambre n'a rien voulu faire pour la classe ouvrière, c'est le mépris jeté sur les travailleurs; l'ouvrier qui gagne trente sous par jour peut-elle conserver les charmes de son sexe? (Hilarité prolongée.)

On vote des primes pour ceux qui ont le gousset garni, le voterai contre cette loi, vous repoussez le contrôle des travailleurs, mais malgré vous les travailleurs vous contrôleront. (Applaudissements à l'extrême gauche.)

M. Méline. — L'amendement Faure n'est que la reproduction sous une autre forme de l'amendement Jaurès repoussé par la Chambre. La Chambre ne peut pas oublier que les primes ne sont en réalité que des représentations des droits de douane qu'on n'a pas jugé à propos d'accorder à certaines industries. Ces droits ne doivent pas dépendre de la réglementation des heures de travail, les heures de travail qu'on prend comme base ne représentent jamais qu'une moyenne, la différence dans les heures de travail n'est pas si arbitraire qu'on le croit, elle est commandée par les circonstances.

Il y a dans certaines filatures des chômages nombreux, si on a la prétention de réglementer les heures de travail la mesure retombera sur les ouvriers auxquels les patrons ne pourront plus accorder les congés qu'ils demandent. (Très bien! Très bien!)

L'industrie de la soie est une grande industrie d'exportation; il faut donc se préoccuper du prix de revient au point de vue des marchés étrangers, ce n'est pas par les petits cotés qu'on peut traiter une question comme celle des heures de travail, on ne doit l'aborder que d'une façon générale. (Très bien! Très bien!)

C'est dans l'intérêt des ouvriers que l'orateur demande à la Chambre de repousser l'amendement. (Très bien! Très bien!)

M. Philippon. — Il y a une grande commission nommée par la Chambre qui a conclu en faveur de la réduction des heures de travail pour les femmes on se trouve ici en face d'une industrie qui a fait un contrat avec l'Etat on a calculé la prime en se basant sur la journée de travail de 10 heures, par conséquent on ne porte aucun dommage aux filatures en leur demandant de se maintenir dans les limites du contrat.

M. Maurice Faure. — L'argumentation de M. Méline pour faire repousser l'amendement peut être invoquée comme une argumentation contre le principe lui-même de la limitation des heures de travail qui a été acceptée par la Chambre. On sait quelle est la vie malheureuse des ouvrières dont il s'agit. L'amendement est conforme à toutes les traditions de la Chambre en pareille matière. Si on le repoussait on inciterait les filatures à faire travailler leurs ouvrières plus de 10 heures par jour. (Très bien.)

L'amendement Maurice Faure est adopté après pointage par 250 voix contre 242.

M. Ducos. — Je demande que dans le règlement d'administration publique, on mette un article analogue à celui qui se trouve dans le décret du 4 avril 1892, à savoir que les bassines en état de filer plus de trois bouts, reconnues comme telles, conservent le droit à la prime alors même qu'elles ne fileraient qu'à deux bouts de titre terme.

Le commissaire du gouvernement accepte.

L'article 5 est adopté.

L'article 6 nouveau est ainsi conçu :

« Si la moyenne des dépenses des cinq premières années dépasse pour les primes à la sériciculture la somme de 6 millions, les tarifs inscrits aux articles 1 et 2 seront susceptibles, au cours de la sixième année, d'être réduits pour les quatre dernières années en vertu d'une loi. »

M. Rajon. — Je tiens à affirmer à nou-

veau la solidarité des sériciculteurs et des filateurs. Je demande qu'on accorde pour les primes la durée de dix ans sans aucune restriction. La fixité du régime des primes constitue le principal avantage du régime à établir. Je demande comme conclusion la suppression de l'article 6. (Applaudissements.)

L'article 6 est adopté ainsi que l'article 7 et la disposition additionnelle.

M. Ducos et plusieurs de ses collègues proposent la disposition suivante :

« Sont inscrits au tableau joint à la loi du 11 janvier 1892 sur la surtaxe applicable aux produits d'origine extra-européenne importés d'un pays d'Europe, les produits suivants : cocons secs, les 100 kil. 15 fr.; déchets de soie teints ou non 11 fr.; soie grège 70 fr.; bourre de soie en masse 7 fr.; bourre de soie peignée 10 fr. »

M. Chandege, commissaire du gouvernement, dans cette loi. Je prie l'honorable M. Ducos de la retirer et de la transformer en proposition spéciale, que le gouvernement examinera.

M. Ducos retire sa disposition additionnelle.

La Chambre adopte le chapitre 9 bis du budget de l'agriculture et le chapitre 45 du budget de commerce qui ont trait aux primes à la sériciculture et à la filature.

L'ensemble du projet est voté par 348 voix contre 79.

### Le Budget des Recettes

On passe à la discussion du budget des recettes. Plusieurs orateurs inscrits sont absents. (Cris à demain.)

M. Krantz. — Des rapports supplémentaires ont été déposés hier et la Chambre doit se hâter pour ne pas se présenter devant les électeurs sans avoir voté le budget. (Rires.)

M. Pourquerey. — Je proteste contre la discussion ainsi imposée à la hâte. (Applaudissements à gauche.)

Si le budget n'est pas encore voté la responsabilité retombe sur le ministre des finances au moins autant que sur la Chambre. (Applaudissements à gauche.)

Le déficit de 65 millions était connu depuis longtemps et le gouvernement n'a trouvé de solution qu'avant-hier. Si vous avez un peu d'énergie vous vendriez l'avouer. (Rires.)

Le rapport supplémentaire a 200 pages. Il faut le temps de l'étudier. (Interruptions.)

Ca vous étonne qu'on étudie quelque chose? (Rires.)

Nous demandons le renvoi de la discussion générale à demain. (Mouvements divers.)

M. Coehery. — M. Pourquerey renverse les rôles. Le budget présenté était en équilibre. Ceux qui ont rompu l'équilibre auraient dû nous offrir de nouvelles recettes. (Mouvements divers.)

M. Dujardin-Beaumetz. — Nous vous en avons offert, vous les avez refusées. (Mouvements divers.)

M. Coehery. — J'affirme que le gouvernement a fait son devoir.

M. Brisson fait observer que de nouveaux orateurs se sont fait inscrire. On pourrait renvoyer à demain. (Oui, oui.)

Le renvoi à demain est décidé.

La séance est levée à 5 h. 40.

Séance demain à deux heures.

La séance est ouverte à 3 h. 15.

M. Joseph Fabre dépose et lit un rapport concluant à l'adoption du projet de résolution relatif aux tombeaux de Voltaire et de Rousseau.

### Les accidents de travail

L'ordre du jour appelle la première délibération sur le projet concernant les responsabilités des accidents dont les ouvriers sont victimes dans le travail.

M. Thévenet, rapporteur, expose l'économie du projet.

M. Lecour de Grandmaison. — Le projet de la commission ne s'inspire pas d'une idée de solidarité; c'est une loi faite contre les patrons. Je voterai cependant le projet, mais j'espère que l'initiative des patrons créera des caisses mutuelles. (Très bien à droite.)

M. Darbot. — Je souhaite de tout cœur de voir échouer le projet parce qu'il repose sur une injustice suprême, l'exclusion des ouvriers agricoles.

La discussion générale est close. L'article 1er est adopté.

Après une longue discussion entre MM. Félix Martin et Prévost l'article 2 est également adopté. La suite de la discussion est renvoyée à demain.

La séance est levée à 6 h. 05.

### DANS LES COULOIRS

La première partie de la journée au Sénat a été assez calme; on sait qu'il n'y aura pas au moins aujourd'hui d'incident de séance au sujet de la lettre du capitaine Begouen; mais

peu à peu cependant les couloirs du palais de Luxembourg s'animent, on apprend que différents groupes du Sénat sont convoqués précisément en vue d'arrêter la conduite à tenir en présence de cette nouvelle affaire.

L'attitude du Sénat est donc très vivement critiquée par quelques-uns qui font ressortir le danger qu'il y aurait pour une démocratie, surtout pour la démocratie volontairement modérée, si un ministre de la guerre laissait s'implanter dans l'armée les nouvelles que dévot l'action du capitaine Begouen.

Les groupes du Sénat qui ont été convoqués à 4 heures délibèrent encore à 5 heures, et on ne sait pas encore dans quel sens ils ont dirigé leur discussion, cependant les membres de la gauche démocratique se séparent; ils ont donné à leur bureau la mission de se réunir aux bureaux des autres groupes.

Les membres de la gauche démocratique se montrent disposés à soutenir énergiquement pour l'honneur du Parlement la revendication de leur comité. Travaux on s'efforçait toutefois d'éviter un incident de tribune.

Les bureaux des groupes se sont séparés après une discussion des plus vives et, ont finalement décidé de réunir pour leurs groupes demain pour se consulter sur la terminaison à prendre, mais il semble que de plus en plus s'accroisse chez un grand nombre d'entre eux cette opinion que le Parlement ne saurait céder devant l'état-major et que pour couper court à tout nouvel incident de ce genre de celui d'aujourd'hui, une décision catégorique et définitive doit être prise.

M. Emile Labiche nous déclarait même et à voix haute que de l'avis de tous ses collègues la peine du blâme infligée au capitaine Begouen donnait satisfaction à M. Trarieux personnellement, mais qu'elle était insuffisante pour la dignité du Sénat et qu'il serait intolérable que cet officier continuât à remplir ses fonctions au ministère de la guerre.

M. Labiche ignore sans doute que la peine infligée au capitaine Begouen est la peine la plus grave après la mise à la retraite. Si cela ne suffit pas aux sénateurs, on leur cherchera autre chose!

Undiscours de M. Méline

Paris. — Voici le discours prononcé par M. Méline au banquet de l'Association de l'industrie et de l'agriculture françaises :

Après avoir exprimé la satisfaction de se retrouver au milieu de cette association, M. Méline s'exprime ainsi :

J'avais toujours rêvé comme vous, si le devoir de travail et de fonctionnement paisible et régulier.

La fatigue des choses a voulu au contraire que ce ministère fût un véritable ministère de tempête; aucun n'a été assailli par de plus violents orages, de coups de vents plus impétueux et de bourrasques plus imprévues. (Applaudissements.)

Mais je vous avoue que je ne me laisserai abattre, je resterai à mon bord tant que je conserverai la confiance du Parlement et jusqu'à jour où le navire sera rentré au port (applaudissements); cette obstination combattive qui peut étonner ceux qui ne me connaissent pas, est une conséquence de la confiance que j'ai en moi-même, car c'est avec vous que j'ai appris le courage et la persévérance. Quand on a livré pour une grande cause une bataille gigantesque qui n'a pas duré moins de dix ans à travers tant d'alternatives de succès et de revers, quand on a, après des assauts énormes, emporté la forteresse considérée comme impenetrable, on est couronné contre le découragement et on ne se laisse pas aisément abattre. (Applaudissements.)

Mais je ne suis pas seulement apparu avec vous comme un lutteur; j'ai appris aussi comment s'orienter dans la lutte et à ce point de vue vous avez eu une part plus grande que vous ne le croyez dans mon éducation politique; c'est au milieu de vous, en effet, que j'ai commencé à étudier ces grandes et graves questions vitales pour le pays, qui intéressent plus que toutes les autres sa richesse, sa prospérité et sa grandeur, et qui aboutissent toutes à un progrès matériel, à une augmentation de la production, à une amélioration des classes laborieuses. (Applaudissements.)

Au fur et à mesure que je les approfondissais, mon horizon s'élargissait et c'est ainsi que j'ai fini par comprendre que la véritable mission du gouvernement, son premier devoir, c'est de faire passer la parole à la nation, de lui faire entendre sa voix, de lui faire sentir que son droit était de poursuivre sans relâche, sans se laisser distraire par rien, la solution politique et scientifique de ces innombrables problèmes économiques et sociaux qui seuls au fond passionnent aujourd'hui l'opinion parce qu'ils sont les problèmes des sociétés modernes. (Applaudissements.)

Quand on se place à ce point de vue, Messieurs, je vous assure qu'on prend quelque peu en pitié et qu'on relègue au second plan ces querelles parlementaires, ces querelles de personnes, ces luttes de parti ou de nuances de parti, ces mille incidents qui font tant de bruit dans les Chambres et qui en font si peu au dehors. (Applaudissements.)

Le pays ne veut plus de ces querelles stériles et vides. Il demande à ses représentants de s'occuper avant tout de lui, de ses affaires, de ne pas se battre dans le vide et d'aboutir à des réformes pratiques; il ne comprend le régime parlementaire que comme un instrument d'action et de progrès incessant, et non comme un conflit permanent de passions aveugles et d'oppositions systématiques.

C'est au pays, messieurs, que vous pensez, que vous devez vous occuper de chercher la solution des problèmes économiques qui vont se poser devant lui dans la grande consultation qui est proche. Vous vous préparez à défendre vos idées et vous avez raison. Le grand tort de beaucoup de citoyens dans les dernières années avait été de se désintéresser de l'action électorale. C'est de la que sont venues la plupart des difficultés dont nous avons tant souffert. On avait trop négligé le suffrage universel, on ne lui parlait pas assez, on n'avait pas su le faire entendre. (Applaudissements.)

Les autres se taisaient, comptant unique-

ment sur le gouvernement, comme si le gouvernement n'était pas la résultante, comme s'il pouvait être autre chose que l'image fidèle de la volonté manifestée par le pays; sur ce terrain, messieurs, le grand rôle à jouer, de grands devoirs à remplir; vous êtes l'élite du monde du travail, de l'industrie et de l'agriculture; une élite qui n'est pas une aristocratie, car vous êtes tous ou presque tous fils de vos cultures; vous êtes sortis des entrailles de la nation.

Vous connaissez mieux que personne ses aspirations et ses besoins; vous savez comment il faut lui parler et vous n'avez qu'à prendre contact avec elle, sûrs d'avance d'être compris; vous avez déjà rendu bien des services au pays, vous lui rendrez le plus grand de tous en lui recommandant et en défendant cette politique de travail et de progrès, d'union et de paix, cette politique véritablement nationale qui toujours a été la vôtre. (Bravos et applaudissements prolongés.)

CONFLIT FRANCO-SIAMOIS

L'Echo de Paris, commentant un télégramme du Temps, relatif à un nouveau conflit franco-siamois, dit :

Si la nouvelle du Temps est confirmée, la situation peut devenir délicate. Non seulement, en effet, le traité de 1893 déclare zone neutre le Battambang et y interdit la présence de la force armée siamoise, mais encore l'accord anglo-français de 1896 place cette province dans la limite d'influence française de Chialongkorn, qui n'a pas su ou voulu s'opposer à de nouvelles incursions de Loutiens?

Bref, ce n'est plus seulement une clause du traité de 1893, mais le traité lui-même qui risque de se trouver remis en question. Un tel état de choses ne saurait être victorieusement modifié que par l'adoption d'une politique enfin énergique.

La France & l'Angleterre au Niger

Un rédacteur du Gaulois a interviewé un diplomate anglais au sujet de l'attitude de l'Angleterre à notre égard dans la question du Niger. Ce diplomate a fourni à notre confrère, avec une franchise inusitée, les intéressantes explications suivantes :

Le point du différend qui sépare mon pays du vôtre n'est pas la question du Niger. La conférence qui s'est réunie à Paris s'occupe beaucoup de la question du Niger, mais en apparence seulement; au fond, on n'y parle que de la question d'Egypte.

Les cercles officiels anglais sont intimement convaincus que la France n'aurait qu'un mot à dire pour que les négociations en cours à Paris, au sujet du Niger, aboutissent sur-le-champ, et que, du même coup toutes les difficultés pendantes avec l'Angleterre soient apaisées.

Et quel est le mot, a demandé notre confrère, que la France aurait à dire, pour arriver à cette solution?

Le mot est très simple : la France n'aurait qu'à déclarer qu'elle reconnaît l'influence exclusive anglaise en Egypte, moyennant quoi l'Angleterre, de son côté, s'empêcherait, non seulement de céder le pas à la France au Niger, mais renoncerait, en ce qui la concerne, à son influence sur le Maroc, au profit exclusif de votre pays.

Qu'est-ce que la question du Niger, pour nous autres Anglais, sinon l'antichambre de la question d'Egypte? Eh bien! l'Angleterre préfère se battre avec vous dans l'antichambre, plutôt que dans le salon. Et l'Egypte, c'est précisément le salon. Pour s'y maintenir, l'Angleterre s'est efforcée devant la France, au Siam, à Madagascar, en Tunisie. Si nous lui cédon, cette fois encore, dans l'Afrique occidentale, la question d'Egypte ne tardera pas à être mise sur le tapis.

Dans ces conditions, nous aimerions autant entrer en conflit avec vous maintenant. L'Angleterre ne craint pas la guerre, qui entraînerait peut-être la perte de toutes vos colonies. L'Angleterre sait votre ardeur de terre plus puissante que la sienne; mais nous sommes plus forts que vous sur mer. Et vous savez que l'Allemagne a formellement déclaré à la France, il y a quelque temps, qu'elle maintiendrait l'accord avec vous, sauf dans la question d'Egypte.

Or, pour l'Angleterre, la question d'Egypte est devenue une question de compensation et lord Salisbury a donné à entendre au gouvernement français qu'il serait prêt à en discuter.

Quant à la question du Maroc, elle est semblable à peu de choses près, à ce qu'était celle de la Tunisie. Donc, si à un moment donné, avec le consentement tacite de l'Angleterre, la France faisait main basse sur le Maroc, je ne crois pas que l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie ou l'Allemagne voudraient vous faire la guerre.

Société des Agriculteurs de France

Paris. — Aujourd'hui s'est ouverte pour ne se terminer que le 11 mars, la 29<sup>e</sup> session générale de la société des agriculteurs de France. Ce congrès comme les précédents, se tient dans l'hôtel de la Société, 8, rue d'Athènes.

La séance d'ouverture a eu lieu cet après-midi à 2 heures. Plus de 500 congressistes y assistaient.

Le marquis de Vogüé présidait ayant à ses côtés MM. Teyssonières, le comte de Lucay, Jossau, de Moncault, marquis de Barbantane et M. le Trésor de la Roche vice-présidents; Ayllès, secrétaire-général, Blanchemin de Parieu, Paul Sénart, secrétaire, de Longlanet, trésorier, comte de Calonne, bibliothécaire archiviste et les membres du conseil.

Le président prononce l'éloge des membres de la société décédés dans le courant de l'année 1897-1898.

M. Ayllès, secrétaire, lit son rapport sur les travaux de la société accomplis dans l'année.

M. de Longlanet fait l'exposé de la situation financière qui est approuvée. Les congressistes se sont constitués en 12 sections ainsi réparties :

Agriculture : de Moncault, président; Bétail et industrie laitière : Maurice Boucharie, président;

Viticulture : marquis de la Barbantane, président;

Silviculture : docteur Métiévier, président;

Relations internationales et coloniales : M. Boucher d'Argis, président;

Production chevaline, baron de Boissieu, président;

Enseignement agricole : comte de Salvandy, président;

Economie et législation rurales : Jossau, président;

Sériciculture, apiculture et pisciculture : de Fondgalland, président;

Industries agricoles : Baret, président;

Génie rural : comte de Fleuriel, président.

Horticulture et pomologie : de Vilmoir, président.

Les travaux des sections commenceront demain à 1 heure après-midi et continueront jusqu'au 10, le dimanche excepté, pour se terminer par une assemblée générale suivie d'un banquet.

Congrès de la Meunerie

Paris. — La commission des marchés à terme a reçu une délégation de la meunerie.

La meunerie, après s'être montrée l'adversaire résolu de toute réglementation et s'être même prononcée pour la suppression du marché de Paris, se montre moins intransigente et en accepte la réglementation.

Elle n'élève plus d'objections que sur la question des impôts sur les marchés différentiels; elle est d'ailleurs divisée sur ce point : alors que les meuniers, qui n'ont pas besoin du marché de Paris, réclament un impôt élevé, les autres le voudraient le moins élevé possible.

A la COUR D'APPEL DE PARIS

Un curieux incident

Cette scène hier à la cour d'appel qui siègeait en audience solennelle, toutes chambres réunies, sous la présidence de M. le premier président Périer.

Après avoir reçu le serment de nouveaux stagiaires présentés par M. le bâtonnier Ployer, M. le Premier donne l'ordre d'appeler la première affaire.

Je suis obligé, dit en s'avancant M. Virot, de demander à la cour de consentir à une remise. Je viens d'être chargé de cette affaire, il y a seulement trois ou quatre jours, par un de mes confrères qui, au dernier moment, a renoncé à plaider.

Nommé le donc ce confrère, reprend M. Périer, la cour le connaît : c'est Labori! Puis s'adressant à M. Ployer :

Quelles sont ces nouvelles menues qui permettraient à un avocat de suspendre pour des motifs de convenance personnelle le cours régulier des audiences? L'affaire est retenue et M. Virot va plaider.

D'un ton aimable à l'adresse de M. Virot :

Vous pouvez bien plaider tout de suite, vous n'avez qu'à demander à Labori son dossier et ses notes. Il prend bien ceux des autres!

Cette allusion à la communication récente d'un dossier célèbre faisait hier au Palais l'objet de toutes les conversations.

L'ESPAGNE A CUBA

New-York. — Une dépêche de La Havane au New York Herald rapporte le bruit que le navire *Dunleath* a débarqué une grande expédition près de Matanzas.

La Havane. — On va nommer une commission d'officiers de la marine espagnole afin d'enquêter sur les causes de l'explosion du *Maine*.

Les Déserteurs

Paris. — Dans l'une de ses précédentes séances la commission chargée d'examiner la proposition d'amnistie militaire a accepté malgré l'opposition du gouvernement le principe de l'amnistie en faveur des déserteurs et des insoumis.

Dans la réunion qu'elle a tenue aujourd'hui la commission a été saisie d'une proposition transactionnelle.

M. Renault-Morlière a demandé que comme en 1889 des grâces fussent accordées aux déserteurs insoumis qui se présenteraient devant les autorités mili-

taire dans un délai dont la durée serait déterminée par le gouvernement. Utilement ainsi grâces leur seraient données.

La commission a chargé M. Jacques son président et Odilon-Barot, son rapporteur d'aller consulter le ministre de la guerre sur cette proposition transactionnelle.

S'il s'y rallie, la commission invitera la Chambre à sanctionner à son tour; dans le cas contraire elle persistera à réclamer le vote de l'amnistie limitée aux faits de désertion et d'insoumission.

COUR D'ASSISES DE SAINT-LOUR

L'AFFAIRE CHARMES-ROCHE

Saint-Flour. — La cour d'assises a condamné M. Roche, rédacteur au *Nouvel-Monde*, à 10 jours de prison et 200 fr. d'amende; M. Roche, rédacteur au *Journal de Murat*, à 8 jours de prison et 200 francs d'amende. Tous deux sont condamnés en outre à 1 fr. de dommages-intérêts.

LE PARRICIDE DE LEYR

Nancy. — L'enquête sur le parricide de Leyr a fait découvrir la marmite dans laquelle le fils Anillon a déposé les intestins et le sang de son père après l'avoir dépecé. Il donna le tout à manger aux porcs.

L'enterrement des restes de M. Anillon père a eu lieu à Leyr; sa femme a été huée et assaillie à coups de pierres par la population indignée; le curé de Leyr a dû la protéger contre la vindicte publique.

La tête de la victime n'a pas encore été retrouvée la justice hésite à faire vider l'étang où elle a été jetée.

Le parricide est très calme dans sa prison; il se plaint uniquement de l'insuffisance de nourriture.

Petites Nouvelles

Paris. — De l'Univers : Plusieurs journaux ont annoncé comme probable la démission de Mgr de Brécy, évêque de Meaux. Nous sommes autorisés à opposer à cette information un formel démenti.

Paris. — Le président de la République et Mme Faure ont donné ce soir à l'Élysée leur second grand bal de la saison. On comptait plus de 6,000 invités.

Paris. — L'amiral de Courthieu est nommé chef du service hydrographique.

Paris. — La duchesse de Deudenneville est morte.

Sydney. — On annonce de Nouméa que le vapeur *Findo* venant de Sydney n'est pas arrivé. Les inondations ont détruit la récolte de café et causé de grands dégâts.

Ro-Jamoro. — MM. Camps Salles et Rosa Silva ont été élus président et vice président à une grande majorité.

Bombay. — Cette semaine il y a eu à Bombay 1,097 décès par la peste, ce qui porte le chiffre total des morts dans la semaine à 2,080, soit 129 par mille. La maladie continue sous le nom de blackbitch sévit à Pakhal et à Tatur, dans la province d'Hydrabad, territoire du Nizam. On signale 50 morts par jour.

Key-West. — La commission d'enquête sur la catastrophe du *Maine* a terminé ses travaux. Elle retournera probablement à la Havane aujourd'hui.

Madrid. — La régente a signé le décret réduisant les droits d'importation sur les blés et les farines.

CHRONIQUE FINANCIERE

Bourse de Lyon du 3 Mars 189







FEUILLETON DE LA « FRANCE LIBRE »  
du 4 mars 1939Fonctionnaires  
et Boyards

Par le Prince J. LUBOMIRSKI

— As-tu parlé au chef Khalkha? Lui as-tu demandé libre passage pour nous? Lui as-tu dit que nous lui payerons un droit de quatre mille peaux de renards et dix mille zibelines? J'ai presque le double dans mon magasin de la gorge.

— Je n'ai pas encore traversé la Mer sainte... Quand je l'aurai conduit à la gorge, j'irai chez les Khalkhas, et je te promets, de réussir. Mais, à propos de pelleteries, sais-tu qu'il y a un magasin entier non loin d'ici?

— Je le connais, c'est le magasin d'un village de colons... Ces pelleteries appartiennent à des frères malheureux; y toucher, même pour le bien de notre cause, serait un crime! J'espère un jour me mettre en relations avec quelques-uns de ces colons, et obtenir d'eux leur quote-part pour notre association. J'ai envoyé déjà des émissaires.

Tjenar-Kous ébaucha un sourire : — Je ne comprends pas vos scrupules, dit-il, à vous autres. Le bien d'un ami pour nous aussi est chose sacrée; mais quand il s'agit d'un inconnu, d'ailleurs nous nous laisserons devancer... Des Toungouses d'un village voisin connaissent ces fourrures et veulent s'en emparer. Ils ont déjà pu voler quelques pelleteries, et ce soir même j'ai vu des traces de pieds humains dans la neige.

— Je ne veux pas tremper dans cette affaire.

Le Toungouse haussa les épaules. Les chiens étaient attelés. Soudain le nomade fit un signe à son compagnon pour lui enjoindre de faire silence, et se précipita à terre en appliquant son oreille contre la neige.

— Une voiture de poste!... J'entends le son des clochettes!... Fuyons! dit-il en se relevant.

— De quel côté vient-elle? demanda le Russe.

— Du côté du lac.

— Oh! oh! il nous faudra alors la croiser, cette voiture, que coûte, le veux-tu, cette nuit à la Gorge-du-Schaman?

— Lances tes chiens à toute vitesse. Nous passerons comme des ombres; jamais les chevaux de poste ne pourront nous rejoindre.

Tjenar-Kous siffla; les cinq chiens partirent comme un trait. Leurs pieds petits et agiles n'entendaient presque pas la neige durcie par la gelée de la nuit; derrière eux, le traîneau volait en bonds inégaux.

La narta semblait un animal étrange et inconnu glissant sur la savane avec une vélocité extraordinaire, un de ces esprits, gnomes du pôle, révévés par les Toungouses et les Bouriates.

Les deux chasseurs, capuchon et bonnet rabattus sur leurs fronts, un masque de fourrure collé contre le visage, n'échangeaient pas une parole.

Le son des clochettes se rapprochait rapidement. Bientôt, l'œil de lynx de Tjenar-Kous distinguait à l'horizon un « voze » attelé de quatre chevaux qui avançaient lentement; à tout moment les chevaux enfonceaient jusqu'au ventre dans la neige et soufflaient péniblement à chaque pas qu'ils faisaient. Le Toungouse toucha du doigt son compagnon en lui désignant la voiture.

— En avant, dit le Russe. Ils sont égarés, nous passerons comme une flèche à côté d'eux; voudraient-ils nous poursuivre, ils ne le pourraient pas.

Tjenar-Kous fit claquer sa langue contre son palais; les chiens augmentèrent encore la vitesse de leur allure.

Les étolles dans la nuit répandaient cette clarté douteuse qui donne aux objets une apparence vague. Il faisait relativement clair, et tout ce qui tranchait sur le blanc de la neige était visible à une certaine distance.

Quand la narta fut à cent pas de la voiture, elle fut aperçue par le postillon.

Hé! cria celui-ci, arrêtez.

Les chasseurs ne voulurent pas entendre l'appel du postillon. Ils continuèrent leur chemin.

Une des glaces de la voiture s'abaissa, et la tête de Tatiana apparut un instant. Les chasseurs n'étaient plus qu'à quelques pas.

— Pour l'amour de Dieu, mes amis, dit la comtesse, nous sommes égarés. Sauvez-nous!

Aux accents de cette voix, l'homme à la haute stature sembla frissonner, et dit à son compagnon :

— Ce n'est qu'une femme, arrête-toi un instant et indique-lui son chemin d'une de ses flèches. Je ne veux pas parler, car si je parle russe, on pourra me reconnaître.

Cependant derrière Tatiana apparut la tête de Palkine :

— Voulez-vous arrêter, coquins que vous êtes! Je suis le chef des gendarmes, et je vous l'ordonne, cria le colonel.

La narta avait déjà dépassé la voiture; le postillon disait au gendarme :

— Ce sont des naturels du pays, Votre Haute Noblesse; ils ne comprennent pas le russe.

Soudain la narta s'arrêta. L'indigène se dressa debout, banda son arc et tira une flèche par-dessus la tête des chevaux, dans la direction de la forêt; puis il siffla les chiens, et le traîneau disparut dans l'immensité blanche de la steppe.

— Cavaillès! grommela Palkine, ça vous tire des flèches!... Brigrands!

Que Votre Haute Noblesse daigne les excuser, dit le postillon; c'est leur façon d'indiquer le chemin : une habitation doit

se trouver du côté où il a tiré cette flèche.

— C'est bien! Foutette tes chevaux.

La voiture s'ébranla. Depuis une heure déjà, Tatiana et Palkine erraient au milieu de la steppe; depuis une heure, le postillon avait avancé qu'il ne reconnaissait plus son chemin.

La comtesse était au désespoir, car elle désirait ardemment arriver à Irkoutsk. Elle céda cependant aux raisons du gendarme. Elle comprit qu'il lui valait mieux attendre le jour dans une habitation quelconque, que d'user ses forces et celles des chevaux dans un voyage de nuit inutile et dangereux.

Tatiana s'était résignée à retarder de quelques heures son entrevue avec le gouverneur.

Les chevaux pataugèrent encore dans la neige pendant une demi-heure, puis le postillon cria :

— Voici la forêt, je la reconnais.

La forêt était en effet visible à l'horizon; Palkine constata, en regardant par la glace, la vérité du fait.

La voiture suivit le chemin vaguement indiqué par la flèche du Toungouse. La comtesse interrogea du regard le canon, pour saisir un indice capable de lui faire découvrir une habitation; Palkine avait collé contre la vitre de la portière son front brûlant, et semblait se livrer, de son côté à la même observation.

La voiture s'approchait de la forêt. Tout à coup le colonel enveloppa Tatiana d'un regard ardent.

— Madame, lui dit-il, vous ne savez probablement pas vous-même combien vous êtes adorable en toutes choses.

Les yeux du gendarme brillaient comme des étincelles dans l'obscurité de la berline; Tatiana eut peur instinctivement. Cependant elle voyageait depuis de si longs jours en compagnie de cet homme, qui l'avait constamment traitée avec le plus profond respect, et elle se rassura et essaya de plaisanter.

— Vous m'avez déjà dit cela tant de fois, répondit-elle. Je vous dispense de

m'adresser à moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

Il ne s'est égaré que parce que je lui avais ordonné.

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

Il ne s'est égaré que parce que je lui avais ordonné.

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...

Que voulez-vous de moi, colonel? Vous êtes en démence! Postillon, arrêtez! cria Tatiana.

Inutile! Le postillon, comme tout le monde ici, est à moi! C'est à moi seul que cet homme obéira. Ne criez donc pas...

— Au secours! Mon Dieu! mais c'est affreux! Au secours! cria la comtesse.

— Je vous ai dit qu'il était inutile de crier! D'ailleurs, voyez, je suis calme, et je vous aime! Dans quelques heures, je vais vous perdre; une fois entrés dans la ville d'Irkoutsk, vous approchez l'un de l'autre. Ah! si vous étiez morte, peut-être vous oublierais-je. Mais, vous vivez...

La voiture s'arrêta. Entre un bouquet blanchissant de saules et de mélièzes, un de branches dénudées, lugubre, au milieu d'un cimetière pour ouvrir la porte. Tatiana regarda Palkine, dont les yeux lançaient des flammes et dont la figure était cramoisie. Elle eut peur tout à fait, cette fois, et se recula vers le côté opposé de la voiture en disant :

— Mon Dieu! colonel, que vous arrive-t-il donc?

— Je vous aime, s'écria-t-il. Oh! j'espère que vous êtes une honnête femme, une sainte et chaste créature, que je nourris un amour sans espoir. Je sais que vous me repousseriez avec mépris, et pourtant...